

Archéologie et réappropriation patrimoniale aux Marquises



Pierre Ottino-Garanger,

docteur en archéologie préhistorique, chercheur à l'IRD
 pierre.ottino@ird.fr

Aux Marquises, à la suite de R. Linton (1920-21), R. C. Suggs (1957) et Y. H. Sinoto (années 1960-70), les archéologues se sont intéressés à la préhistoire, à la position de l'archipel au sein du « triangle polynésien ». Il s'agissait de dater les premiers peuplements et les phases culturelles des Polynésiens. L'accent était mis sur la culture matérielle, son évolution et les sites de surface qui sont caractéristiques du paysage marquisien. Omniprésents, ils incitent à une archéologie proche des gens, qui partage la mémoire et l'accès à ces vestiges. Les travaux de l'IRD ont ainsi porté sur l'usage et l'aménagement du territoire, l'habitat et l'organisation de la société.

Résumé

Une recherche archéologique menée avec les communautés insulaires est gage d'échange et d'intérêt mutuels. Orientée, entre autres, sur l'étude, la mise en valeur et la restauration de sites anciens, elle permet d'allier naturellement recherche et restitution des connaissances scientifiques, recherche et attente des populations. Aux Marquises, elle participe ainsi à la réappropriation d'un patrimoine culturel et d'une identité, éléments essentiels au bien-être et à l'avenir des habitants.

Tumu parau

Maoti te âpitiraa mai te huiraa-tira no te mau motu i te feiâ ihipapa no te rave i te maimiraa ihipapa e tupu ai te tauà-parau e te ànaanatae i rotopū ia rāua. Na roto i teie faanahoraa e tūati ai te mau maimiraa, te haafaufaaraa e te tātāi-faahou-raa i te mau haapūraa tahito, ia au i te hiaāi o te huiraa-tira. I te Henua Enana, e rāvēa te reira no te te faaiho e te aupuru-faahou-raa i te faufaa tupuna e te hīroà tumu māōhi, ei maitāi no te huiraa-tira e no to rātou ananahi.



Reconstruction achevée de la maison ha'e après la restauration du paepae. © Pierre Ottino

Patrimoine culturel et réhabilitation du passé

L'élargissement des études archéologiques à des ensembles étendus permet de mieux saisir l'organisation de la société. Il révéla la richesse d'un patrimoine occulté par une végétation exubérante qui en interdisait une vision globale. Ce patrimoine, dont les Marquisiens avaient oublié l'agencement et l'ampleur, étonna d'autant plus qu'il traduisait une occupation de l'espace et une démographie¹ sans commune mesure avec celles d'aujourd'hui. Outre une maîtrise technique d'implantation et d'édification des constructions, avec des pierres aux dimensions parfois cyclopéennes forçant l'admiration, ce patrimoine révélé traduit une belle réussite de société. Il implique une réelle maîtrise de l'espace, une gestion raisonnée des ressources (par le tapu et kahui) et des risques naturels, tout comme des rela-

¹ Avec alors 80 000 habitants environ, à la veille du Contact, et 10 000 actuellement.

² Si actuellement la faible densité démographique permet à chacun d'agir quasiment à sa guise, sans prendre en compte voisinage et environnement, autrefois, agir de la sorte aurait entraîné des conflits sans nombre et un gâchis écologique considérable, qui se serait rapidement traduit par une destruction du cadre de vie et l'impossibilité à vivre sur ces îles isolées.

tions sociales cadrées². La vie d'avant, celle des Anciens, longtemps dévalorisée, devenait digne d'intérêt et source de fierté. Elle démontre que l'archipel a une longue histoire, qui n'est pas négligeable, et que le passé peut avantageusement inspirer le présent.

L'étude de l'habitat et la mise en valeur du patrimoine archéologique ont permis une réhabilitation du passé qui a étayé la prise de conscience identitaire. Celle-ci s'exprime notamment, depuis 1987, par l'organisation de festivals culturels, qui reprennent une tradition ancestrale de grandes fêtes communautaires et mobilisent la population, avec une grande part des ressources, tout en valorisant le pays. Moments de trêve, d'échanges et de compétitions, ces rencontres rythmaient autrefois la vie et contribuaient à la cohésion sociale. Le renouveau culturel, soutenu et encouragé par l'évêque des Marquises, fut, à la fin des années 1970, à l'origine de l'association culturelle Motu Haka o te Henua 'Enana (ou Fenua 'Enata), dont le rôle était de défendre la langue, de préserver les connaissances et les pratiques traditionnelles.

L'intérêt pour les sites archéologiques apparut, au milieu des années 1980, avec

Tiki brisé de l'évêché de Taiohae

© Pierre Otino



l'affectation sur place d'un archéologue par l'IRD, ce qui répondait au manque d'archéologues sur un archipel désireux d'en accueillir.

Sur Tahiti et les îles de la Société, plusieurs chercheurs opéraient déjà et un département d'archéologie venait d'être créé. Cette affectation fut rendue possible grâce à l'ethnologue Henri Lavondès (IRD), qui étudia la littérature orale marquisienne, et à l'archéologue José Garanger (CNRS) qui, de longue date, travaillait en partenariat avec l'IRD au Vanuatu, aux Tuamotu, à Tahiti...

Le 1^{er} festival des Arts des îles Marquises, marqué par le succès des groupes de danses et des artisans, le souci de soutenir la langue, l'existence de Motu Haka, contribua au renouveau culturel.

À la même période, des jeunes de Tahuata relancèrent le tatouage traditionnel, interdit au siècle précédent. Ils se présentèrent au 2^e festival de 1989 en affichant, gravés dans leur peau, les signes que por-

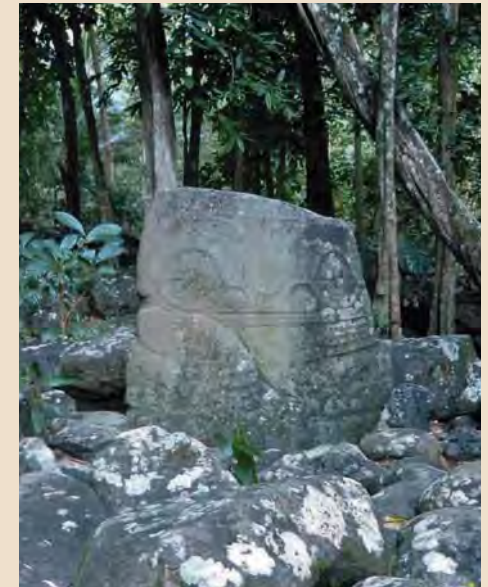
taient fièrement leurs ancêtres³. L'intérêt pour les sites anciens allait de soi, et l'archéologie fut intégrée de plus en plus étroitement aux grandes manifestations collectives. Les anciens sites, surtout ceux destinés aux réunions communautaires, étaient en parfait accord avec les attentes, l'esprit des participants et les représentations données lors du festival ; ils avaient une âme, en dehors de leur grandeur naturelle qui magnifiait les chants et les danses.

Archéologie, festivals et renaissance culturelle

L'organisation de ces festivals influença l'orientation des recherches archéologiques réalisée par l'IRD. Il fallut faire l'étude préalable des lieux retenus, avant d'envisager une mise en valeur respectueuse. Les restaurations devaient en honorer l'authenticité, comme pour Ipona, dans la vallée de Puamau à Hiva Oa, Koueva à Taiohae et Kamuihei-Teiipoka à Hatiheu, sur Nuku Hiva, Eia à Hapatoni sur Tahuata, Mauia à Hoho'i, sur Ua Pou... Ces opérations, initiées localement avec la garantie de la présence d'un archéologue, furent soutenues par l'État et le Pays. Leur ampleur mobilisa nombre d'acteurs parmi la population, les associations et municipalités, par la suite les ministères de la Culture, de l'Outre-mer, et l'armée (SMA, etc.). Leur durée permit à beaucoup d'y participer, toutes générations confondues, et de

³ L'ouvrage réalisé à cette époque à l'initiative d'A. Lavondès (ethnologue Orstom) et Chr. Gleizal (éditeur) qui traitait de cet art ancestral et de ses relations avec d'autres aspects de la culture, servit de référence – les autres ouvrages n'étant pas accessibles à l'époque – et inspira différents types de créations. Il est épuisé depuis quelques années et doit être réédité.

Le tiki en péril



Le tiki du me'ae Pata, à Ta'aoa, Hiva Oa, dont l'oreille a été coupée par un déséquilibre, fin 2010. Son moulage est exposé dans la salle patrimoniale de Hatiheu.

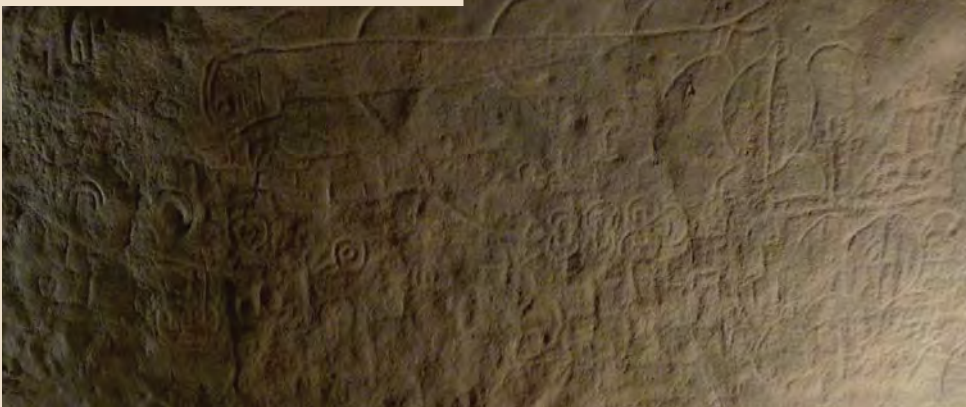
Valoriser l'art lithique

Le grand rocher situé dans la partie haute de Teiipoka a été moulé par le responsable de l'atelier de moulage de l'université Pierre et Marie Curie. Travaillant dans une optique patrimoniale, ce dernier a appliqué sur l'original 4 couches micrométriques de protection et de démoulage, avant d'appliquer un silicone par 6 passes successives. Le tirage est exposé dans la salle patrimoniale de Hatiheu.

Comme le moulage du tiki de Taaoa à

Hiva Oa (voir infra), ces opérations ont été effectuées afin de valoriser cet art lithique et aussi parce que les originaux sont hélas dégradés par des grattages intempestifs qui, à terme, détruiront ces signes tracés par les anciens Polynésiens, il y a plusieurs siècles.

Cette opération de sauvegarde et de valorisation pourrait amorcer un programme pour l'ensemble de l'art lithique polynésien, plus fragile qu'il n'y paraît.



s'impliquer en se familiarisant avec des gestes, des lieux, une recherche. Les médias s'y intéressèrent, des documentaires furent réalisés et diffusés localement, puis au niveau national et international, donnant à l'archipel une renommée qui lui permit d'émerger sur la scène culturelle et politique. Aujourd'hui, la visite de médias et d'officiels est de plus en plus courante. Les Marquises, autrefois méconnues, pour ne pas dire inconnues même localement, sont aujourd'hui réputées.

La dimension au départ strictement scientifique des recherches portant sur l'archéologie et le patrimoine culturel et naturel des îles Marquises se trouva ainsi orientée vers des enjeux localement de plus en plus notables. La valorisation de sites, conciliant intérêt archéologique et naturel, offre un attrait supplémentaire au pays. Aux travaux archéologiques s'ajoutent des études sur la flore, la faune, la géologie, l'usage des plantes et des lieux, la tradition, la langue... Le tout constitue un riche panorama incitant la participation progressive des habitants aux recherches en cours. Ils y prennent part et les orientent aussi, les intégrant à leur quotidien, y puisant une reconnaissance de la valeur et de l'intérêt de leur patrimoine. Le développement touristique, dû entre autres aux recherches et applications archéologiques, est pour ainsi dire choisi, car il se fait en fonction des lieux et des habitants, et non l'inverse. Ici, pas de « pro-

fessionnels » de la culture et de l'accueil, mais des personnes vivant chez elles, disposées à faire partager une part de leur vie, à leur façon. L'échange est réel, souvent réciproque ; chacun apporte sa personnalité, sa curiosité et nourrit l'autre de ses propres valeurs. Au fur et à mesure de l'avancée des travaux et des échanges, l'archéologie est passée d'un statut extérieur à une implication, un partage, des formations, attendus et nécessaires, rejoignant des enjeux sociaux, culturels et économiques d'autant plus forts que l'éloignement et l'isolement valurent aux Marquises d'être restées longtemps en marge du développement du Pays. Cet éloignement avait permis une meilleure conservation des traditions. Fortement liée aux modes de vie, la culture était portée par des personnalités et partagée, à des degrés divers, par l'ensemble des individus. C'est cet ancrage dans leur culture et leurs îles qui permit aux Marquisiens de demeurer sur place.

Les festivals touchent l'ensemble des classes d'âge et répondent à un besoin existentiel de reconnaissance. Le 1^{er} Festival des arts des Marquises en 1987 sur l'île de Ua Pou et surtout le 2^e en 1989 à Nuku Hiva marquèrent cette fierté retrouvée, avec la mise en valeur de structures archéologiques, dont le paepae d'habitation de la « reine » Vaekehu à Taiohae, puis le tohua Hikokua à Hatiheu. Ces travaux, précurseurs ici, se firent sans l'aide d'archéologues : les multiples demandes qui en avaient été



Sauver le plus grand tiki de Polynésie française

Takaii, le plus grand tiki de Polynésie française, avec 2,73 m. Érigé sur le me'ae Iipona, à Puamau, Hiva Oa, il menaçait de tomber et a été redressé, ainsi que les autres tiki, lors des travaux d'étude et de restauration du site menés en 1990-91 par l'IRD en collaboration avec le Centre polynésien des sciences humaines (CPSH). Ces travaux effectués dans l'optique du Festi-

val des arts des îles Marquises de 1991 faisaient suite à ceux de l'équipe de T. Heyerdahl et E. Ferdon, en 1957. Ce tiki participe à la promotion de la destination Polynésie et Marquises, cependant il s'érode dramatiquement. Une campagne d'étude, de protection et de consolidation, après analyse de la roche, permettrait de le sauver d'une altération grandissante.

faites étaient alors demeurées sans réponses. En 1991, le 3^e festival à Hiva Oa marqua définitivement cette volonté de valorisation du patrimoine archéologique, en l'associant à l'élan suscité par les festivités. Pour la première fois sous la direction d'archéologues, dont celui de l'IRD en poste en Polynésie, deux ensembles prestigieux, à Puamau et à Ta'aoa, furent dégagés, étudiés et restaurés. En 1995, à Ua Pou, le festival se déroula en partie sur un site ancien ; en 1999-2000, à Nuku Hiva, il manifesta avec une force particulière le dynamisme culturel de l'archipel et l'affirmation de son identité. Outre celles de ses six îles, des délégations de Tahiti, de l'île de Pâques et de Kiribati se produisirent sur

les sites restaurés. Ce qui distingue ce 5^e festival, c'est le temps, la volonté et l'énergie consacrés à l'étude, la mise en valeur et la restauration de vastes ensembles, avec la reconstitution de cases sur les soubassements de pierres, offrant ainsi une vision plus complète et vivante de ces sites, jusque-là connus essentiellement par leurs vestiges lithiques. La présence sur place d'un archéologue de l'IRD permit ces réalisations et cette communion avec les projets locaux.

Depuis, à Nuku Hiva, Ua Pou, Ua Huka, Hiva Oa, Fatuiva et Tahuata, des municipalités, associations ou personnalités tentent de protéger ces vestiges et sollicitent des études et interventions

archéologiques auxquelles les services du Pays peuvent difficilement répondre seuls, par manque d'effectifs et de moyens. Ces demandes sont régulières car les îles sont engagées dans des processus de longue durée, touchant à la fois l'archéologie, le développement des communes, la conservation et mise en valeur du patrimoine, le tourisme. L'absence d'archéologue se remarqua lors des festivals de Hiva Oa en 2003, de Tahuata en 2006 et de Fatu Hiva en 2009. Celui de Ua Pou en 2007 fut partiellement accompagné par l'archéologue IRD ainsi que celui de Nuku Hiva en 2011. Les travaux, de longue haleine, s'accompagnèrent toujours d'une formation pratique et théorique des personnes

impliquées, prolongée parfois par des formations en partenariat avec la Chambre de commerce pour le tourisme, des agents municipaux, des stagiaires, etc. Malgré l'intérêt d'avoir sur place des personnes formées à la sauvegarde de la culture et l'environnement, faute d'investissement du Pays et des Marquises, aucun ne put poursuivre durablement. À l'heure de l'inscription de l'archipel au patrimoine mondial de l'Unesco, aboutissement et belle reconnaissance de sa valeur, soutenue par des études menées depuis en géologie, botanique, ornithologie ou sur la mer, la nécessité d'une forte implication locale quant à l'information, la formation et la gestion des sites est cruciale.

Recherche, restaurations de sites et développement

La volonté de restaurer des sites archéologiques traduit le refus d'un développement qui détruirait le passé. L'archéologue, en enrichissant la connaissance de ces périodes, tente d'accompagner cette demande. Un site restauré est immédiatement « lisible » ; il permet à chacun de voir un résultat concret des recherches et incite les populations à mieux connaître et sauvegarder leur histoire, à se réapproprier leur culture mise à mal depuis deux siècles. La restauration, qui ne peut qu'être respectueuse, implique des études archéologiques. C'est un aspect très important de l'ar-

chéologie polynésienne. C'est par elle que passe la redécouverte du passé, l'ancrage patrimonial ; c'est un moyen d'enseignement des jeunes générations, un partage et une dynamique culturelle. Les premiers archéologues en Polynésie, Y. Sinoto à Moorea et aux Îles-Sous-le-Vent, J. Garanger à Tahiti et aux Tuamotu, consacrèrent spontanément du temps à ces restaurations. Les restaurations récentes s'inscrivent dans cette histoire de l'ethnoarchéologie en Polynésie dans laquelle l'IRD joua un rôle non négligeable.

Dans ces îles éloignées, comme sans doute en bien d'autres endroits isolés où dont les cultures ont été maltraitées par l'histoire, l'archéologie est une respiration. Ce souffle est une nécessité, autant culturelle qu'économique, assurant le lien entre passé, présent et avenir, tout en participant à la cohésion sociale et intergénérationnelle. Loin d'être un frein au développement, elle en serait plutôt la garante.

La population s'investit dans la reconstruction du ha'e toa (maison des guerriers).

© Pierre Ottino



Annexe

Les étapes clés de la restauration de sites

Techniques de restauration : des portiques métalliques démontables pour être manipulés par une équipe restreinte, s'adapter aux structures et à des terrains inaccessibles aux engins mécanisés, permettent, sans perturber le site, de remettre en place les gros blocs éboulés, avec l'aide de palans et de sangles.

Les structures étant éboulées, la restauration se fait avec moins de monde et « à l'envers » par rapport aux premiers

constructeurs qui, généralement, choisissaient les plus gros blocs dans la pente au-dessus.

Ils les faisaient rouler, glisser, pivoter, utilisaient des leviers, des cordes végétales, souvent de simples et larges écorces de ha'u (*Hibiscus tiliaceus*), très résistantes. Ils les suspendaient à une ossature de perches (ou bien les portaient sur celles-ci) et multipliaient les porteurs selon les besoins...



Après la restauration des plates-formes de pierres, paepae, la construction de la maison, ha'e, est guidée par les indices archéologiques, les informations ethnohistoriques et iconographiques recueillies du XVIII^e au XX^e siècles, ainsi que par les techniques et savoirs locaux encore connus aujourd'hui.

Le tohua, site communautaire, abandonné durant près de deux siècles, a retrouvé la fonction qu'il avait autrefois. Aujourd'hui, il accueille de nombreux visiteurs et touristes, des scolaires des Marqueses, de Polynésie, des délégations océaniques, des personnalités extérieures...

Les plus gros travaux d'étude, de restauration et de mise en valeur ont été effectués à l'occasion des festivals des arts des îles Marqueses. L'entretien est assuré par la commune et des associations.

Ces sites mis en valeur favorisent une redécouverte, par les Marquesiens eux-mêmes, de pans entiers de leur culture léguée par leurs ancêtres, d'où le besoin de préserver et valoriser cette richesse patrimoniale.

L'archéologie, en partenariat avec les communautés locales, œuvre à la sauvegarde de leur patrimoine et au développement de projets, tant scientifiques et culturels que sociaux et économiques. Panneaux explicatifs, signalétique, bali-



sage, fresque murale... sont là pour marquer les lieux et guider le visiteur sur le site et la salle patrimoniale.

Information du public, de tout âge et de tout genre, par la salle patrimoniale qui présente des objets archéologiques, des moulages de pièces prestigieuses non déplaçables, des panneaux explicatifs sur le tatouage et la culture marquisienne.



Lexique

H

Ha'e (ou fa'e)

Construction de matériaux végétaux, habitée de façon temporaire ou permanente.

M

Me'ae

Site religieux tapu.

P

Paepae

Plate-forme surélevée de pierres, qui supportait souvent un ha'e.

T

Tiki

Représentation anthropomorphe (forme humaine) d'un ancêtre.

Tobua (ou taba koika)

Place publique, entourée de plates-formes, réservée aux cérémonies et festivités communautaires.



© P. Ottino

Partenariats

En France : Institut de recherche pour le développement (IRD) ; Centre national de la recherche scientifique (CNRS) ; ministères de la Culture, de l'Outre-mer ; université Pierre et Marie Curie (UPMC) ; entreprise Prodemia ; Tara expéditions.

En Polynésie française : municipalités de l'archipel marquisien, soit 6 communes correspondant aux 6 îles habitées ; fédération culturelle du Motu Haka o te Henua Enana ; associations culturelles et artisanales des Marquises ;

Association des historiens et géographes de Polynésie française ; Service de la culture et du patrimoine (SCP) ; ministères de la Culture, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, du Développement des archipels ; Haut-Commissariat ; université de Polynésie française (UPF) ; Centre international de recherche archéologique sur la Polynésie (Cirap) ; Musée de Tahiti et des îles (MTI) ; Chambre de commerce, d'industrie, des services et des métiers (CCISM) ; Centre d'enseignement adapté au développement (Cetad) ; comités du tourisme locaux ; bénévoles.



Ke'etu remarquable à Fatu Iva
© P. Ottino



50 ans de recherche

*pour le développement
en Polynésie française*

Sous la direction de Philippe Lacombe,
Fabrice Charleux, Corinne Ollier, Joël Orempuller



50 ans de recherche pour le développement en Polynésie française

Ouvrage réalisé au centre IRD de Polynésie française (Arue)

avec le soutien du ministère de la Recherche de la Polynésie française,
et du ministère de la Recherche (France)

IRD Éditions
Institut de recherche
pour le développement

Marseille, 2013

Photo de couverture :

Sylvain Petek – Baie des vierges, Marquises

Coordination

Philippe Lacombe

Préparation éditoriale et coordination

Fabrice Charleux, Corinne Ollier, Joël Orempuller

Comité de lecture

Jean-Yves Meyer, Jean-Claude Angué

Mise en page, maquette de couverture, maquette intérieure et illustrations

Fabrice Charleux

Traductions en tahitien

M. Paia, J. Vernaudeau, E. Teikitumenava

La loi du 1^{er} juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

© IRD, 2013

ISBN : 978-2-7099-1753-7